

Ruzhena VOYNOVA

Sous la direction de Pr. Serge LESOURD

Ecole Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société ED 519

Subjectivité, Lien social et Modernité EA 3071

*« La peinture et le dessin de l'enfant comme l'écriture de l'inconscient. Sublimation et
symbolisation. »*

Le dessin de l'enfant porte l'empreinte inconsciente du sujet, en exprimant le monde psychique avec lequel l'enfant est amené à bricoler, qui l'habite au plus profond de son être. Le dessin se fait écriture, mise en forme, voire mise en scène, et surtout adressé à cet autre qui sera y mettre du sens. La feuille blanche se fait réceptacle du pulsionnel qui habite et qui meut l'enfant, dont il est souvent prisonnier. Elle se fait support à la symbolisation, amenant une satisfaction dans le geste de tracer, dans le regard porté sur ces traces, dans la décharge possible qu'elle offre.

Mon travail de thèse s'inscrit dans le champ clinique de l'utilisation de la production picturale de l'enfant en se basant sur l'analyse clinique de l'activité graphique, inscrite dans la situation transférentielle d'un groupe thérapeutique de peinture, et soutenue par le vécu psychique interne de l'enfant. L'enfant, en dessinant, crée et organise son monde. Par la mise en acte d'un corps pulsionnel et de ses ressentis, il cherche, dès les premières traces, à figurer un « corps psychique » : il présentifie un « être là » du sujet. L'enfant y inscrit son identité. Le dessin est donc toujours un autoportrait. L'expression de l'inconscient exige cette nécessité de mise en forme dont la première est langagière, sous formes de lapsus, de mots d'esprit, de récits de rêves etc. Or, cette mise en forme première n'est pas toujours possible et donc les productions picturales viendront l'étayer, notamment dans le champ clinique et thérapeutique de l'enfant. En effet le terrain clinique a été le moteur, le « géniteur » de mes questionnements et de mes réflexions sur le dessin de l'enfant. Par quels mécanismes psychiques s'écrit l'inconscient ? Comment prend-il forme sur la feuille blanche ? Par quelle voie se fait le « dépôt » des traces ? Nous parlerons d'imaginarisation, de symbolisation et surtout de sublimation. L'acte sublimatoire se révèle être un acte de détournement pulsionnel de son but premier : la satisfaction immédiate à même le corps. Il s'agirait d'un dégagement, d'une voie hors symptôme et hors refoulement. Les tableaux de peintres accueillent cette dynamique sublimatoire dont font preuve les artistes. Toute œuvre d'art est une sublimation ? Qu'est-ce qui fait qu'un tableau est considéré comme une œuvre d'art ? Les peintures ne sont autre chose qu'une mise en forme de l'inconscient là aussi.

La sublimation, ce destin pulsionnel, posé par Freud comme une transformation de la pulsion, désigne la jonction entre les pulsions et la civilisation, la voie par laquelle le conflit psychique entre désir pulsionnel et les exigences de la culture trouve une solution hors symptôme et refoulement. Ces exigences de la culture interviendront dans le processus sublimatoire à travers la participation du surmoi, de l'idéal du moi en tant qu'aspect d'une

tiércéisation du fonctionnement psychique. L'idéal du moi prend une place par le biais de l'identification primordiale au père pris comme idéal. Le processus d'idéalisation joue un rôle fondamental dans la formation de ces instances idéales, nous dit Freud. La formation de l'idéal augmente les exigences du moi, et agit ainsi en faveur du refoulement. La sublimation quant à elle représente l'issue qui permet de satisfaire à ces exigences mais sans amener le refoulement. Le travail de la sublimation est alimenté par le fantasme qui constitue le point de rencontre entre la pulsion et l'objet. Il a une fonction médiatrice, pacificatrice car il favorise le détournement de la pensée qui permettra d'éviter la décharge directe dans le corps ou dans l'acte par la transformation des pulsions. Il se forme avec des traces de l'objet perdu et celles des satisfactions, traces multiples des vécus infantiles, mais disqualifiées par le refoulement. Cet infantile est la source vive de la sublimation. Il n'y a pas de sublimation sans qu'il y ait de l'infantile, infantile au sens des traces des premières expériences de satisfaction, passées sous la barre de l'inconscient. L'humain a accès à la loi symbolique, qui lui permettra de transformer ses pensées et ses représentations afin de les rendre acceptable par le social, en traversant le complexe d'Oedipe.

L'Oedipe permet à l'enfant de renoncer à la jouissance représentée par la mère et dans le même mouvement d'accéder au désir, ce qui lui permettra plus tard de prendre sa place dans le social comme homme ou femme. Avec l'introduction du père en tant que le possesseur de l'objet du désir de la mère, l'enfant découvre la loi du père, la loi symbolique qui veut que le désir de chacun est soumis à la loi du désir de l'autre. Quelque chose donc qui détache le sujet de son identification phallique le rattache en même temps à une première apparition de la loi : il y a toujours un autre qui est là, le sujet est aliéné au désir de l'autre. Il s'agit d'un moment préalable par lequel l'enfant doit passer pour accéder à la symbolisation de la loi qui marque le déclin du complexe d'Oedipe. Le père détient l'objet du désir de la mère aux yeux de l'enfant, il s'élève donc à la dignité du père symbolique. L'enfant est amené ainsi à se déterminer par rapport à cette fonction du père (le signifiant symbolique Nom du Père), et donc à changer de place en quelque sorte. Un changement de place au sens que le père n'est plus son rival auprès de la mère, mais c'est la figure à laquelle l'enfant doit ressembler pour bénéficier plus tard des mêmes avantages que le père, à savoir avoir la mère. Le père est donc pris comme un idéal du moi, et auquel l'enfant s'identifie et qui dans le même mouvement instaure la promesse oedipienne. Le phallus trouve sa place, parce que le père est détenteur supposé du phallus, il le réinstalle à l'unique place où il peut être désiré par la mère !

Lacan définit la sublimation comme le fait d'élever un objet à la dignité de la Chose, la chose étant ce qui de l'objet échappe à toute symbolisation, qui constitue un trou dans le sujet, borné par le symbolique, mais échappant à toute symbolisation. Par la sublimation la personne cherche à mettre en représentation ce réel de la chose qui lui échappe et qui l'angoisse.

L'objet – œuvre d'art se présente comme une écriture d'un aveu de vie, de survie parfois, exposé, soumis au regard de l'autre, sans pour autant avoir été fabriqué pour plaire. Le spectateur est touché par une œuvre d'art de manières multiples et surtout dans un lien d'intimité partagée avec l'artiste-auteur. Nous ne sommes pas égaux devant un tableau, c'est une conversation d'inconscient à inconscient dans une complaisance, ou au contraire une résistance, parce que l'œuvre fait appel à notre « commun social » par le biais de la symbolisation. C'est là un point crucial dans notre travail de recherche : le tableau fait écho car chacun trouve ou retrouve une partie intime de lui, le tableau est autre chose qu'un simple essai de symbolisation. Le dessin de l'enfant se fait support de cette symbolisation, c'est en mettant dehors, en donnant forme à ce qui échappe, en le regardant de loin que l'enfant arrive à le réintégrer et le rendre sien, toujours soutenu par une relation transférentielle, dans un lien à l'autre. La feuille blanche se fait transformateur d'émotions mal maîtrisées, de souffrance psychique, d'angoisse sans non, sans forme, sans sens, une sorte de réécriture de ratages historiques par un travail de symbolisation et de subjectivation qui s'avère difficile à appréhender d'une manière plus commune, comme le langage par exemple. Une fois le monstre sous le lit mis en distance sur la feuille blanche devient moins angoissant.

La symbolisation représente ce processus psychique par lequel les éléments brutes, primaires de la psyché sont transformés en représentations psychiques afin de les rendre utilisable par la psyché subjective. Il s'agit d'un travail de métabolisation de l'expérience subjective conjoint au travail de mise en sens. Il s'agit d'inscrire l'absence dans la présence, autrement dit pouvoir représenter un objet dans son absence qui fait qu'au delà de l'objet réel il apparaît une autre dimension ainsi que d'autres modes de rapports d'avec cet objet. Intérioriser l'objet afin de supporter son absence consiste en symboliser cette absence, c'est-à-dire à imaginer l'objet en le sortant du monde concret et à réussir à transformer l'expérience vécue afin de lui donner sens.

Les apports théoriques illustrés par les vignettes cliniques nous amène finalement à répondre à notre interrogation première : l'enfant sublime-t-il en dessinant ? A notre avis il ne

peut s'agir d'une sublimation mais d'une mise en place du travail de la symbolisation nécessaire afin que plus tard se mette en place le processus sublimatoire.

La sublimation est post-oedipienne, soutenons nous. La sublimation concerne la pulsion, en la transformant en une satisfaction différée hors corps. La définition de Freud de la sublimation indique que celle-ci s'étaye sur un détournement de la pulsion sexuelle avec un but non sexuel par un objet socialement valorisé. Cette transformation n'est possible qu'à condition d'avoir un retrait de la libido sur le moi, autrement dit marque le passage obligé par le narcissisme. L'œuvre se construit donc à partir de l'objet originel. Cette réalisation psychique requiert donc l'intériorisation, ainsi que la délimitation psychique suffisamment élaborée pour permettre la symbolisation. La sublimation deviendra alors l'opération élaborée à partir de la symbolisation et de la déssexualisation. Quelque chose engageant la dimension psychique de la perte et du manque et qui dans le même mouvement répond à l'intériorisation des données symboliques est le moteur de la sublimation.

Le dessin de l'enfant et la peinture sont, comme nous l'avons développé tout au long de ce travail, une écriture de l'inconscient soutenu par la symbolisation et par la sublimation à condition d'avoir dépassé le complexe d'Oedipe. La clinique de l'enfant et plus particulièrement celle qui met en jeu l'utilisation du dessin de l'enfant, nous démontre que chez l'enfant il s'agit d'une recherche de symbolisation plutôt qu'une sublimation vraie, cette dernière étant plus tardive. Ce travail de recherche ouvre sur d'autres pistes à savoir le destin de la sublimation dans la société actuelle qui promet à l'humain une satisfaction toujours immédiate. La sublimation est-elle devenue impossible car impliquant une satisfaction autre que celle dans l'immédiateté ?